



Le Corse

**Des parrains corses
aux cartels de la coke**

LAURENT FIOCCONI


la manufacture de livres

Le Corse

Laurent Fiocconi
avec la collaboration de
Jérôme Pierrat

Le Corse

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-093-8

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

<i>Préface</i> , de Jérôme Pierrat	9
1 De Montmartre à Pietralba	13
2 Au bonheur des hommes	39
3 Amicalement vôtre	65
4 <i>Le Caprice des Temps</i> , une traversée stupéfiante	85
5 <i>Bye bye, New York</i>	111
6 Premiers pas à Bogotá	141
7 La Picota : jamais deux sans trois	163
8 <i>El Mago</i>	193
9 Cali-Medellin : les narcos en font des tonnes	219
10 El Negro	247
11 <i>E viva Sud-Americoca !</i>	263
12 Rio, la fête est finie	295
13 <i>US Federal Penitentiary</i>	315

Préface

Lorsque l'on est journaliste spécialisé dans le grand banditisme et autres mafias, on en croise des parcours criminels, des vies extra-ordinaires au vrai sens du terme. Avec Laurent Fioconni dit « Charlot » on est au-delà : dans la « légende » du Milieu. Et celle de Charlot a longtemps été méconnue. À 30 ans, au début des années 70, Laurent Fioconni avait défrayé la chronique, celle de la « French connection » dont il était l'un des piliers. Ce qui lui avait valu une condamnation aux États-Unis, avant qu'il ne disparaisse peu à peu des radars médiatiques. En effet, en 1974, le garçon s'était évadé d'une prison new-yorkaise avec un scénario digne des meilleurs films de genre avant de s'évaporer dans la nature et de réapparaître furtivement en Amérique du Sud au gré de ses « frasques » judiciaires : deux arrestations en Colombie suivies de deux nouvelles évasions rocambolesques des pénitenciers de Bogota...

Dans l'ombre, les Américains le traquaient. Les limiers de la DEA, l'agence anti-drogue, tentaient de mettre la

main sur celui qui était devenu entre-temps « El mago » (le magicien), sans doute le « meilleur » chimiste en cocaïne du célèbre Pablo Escobar. Au fil des années, on le disait au Mexique avec les pionniers, dont El Chapo, du cartel de Guadalajara, en Bolivie installant des labos, et finalement au Brésil, où il finira par être arrêté après quinze ans de cavale. Quinze ans d'une vie de Narcos... et de famille. Charlot n'est pas un truand solitaire. Il a rencontré Nina le premier jour de son arrivée en Colombie, après sa fuite des États-Unis. Ils ne se sont plus jamais quittés, se mariant, élevant leurs trois enfants et vivant ces multiples aventures stupéfiantes ensemble, soudés jusqu'à la chute et la prison où ils passeront chacun de longues années.

C'est cette vie que Charlot a accepté de me raconter, décidé à rembobiner le film et à combler les manques. La vie d'un jeune Corse né et grandi dans une famille de truands, des piliers du Milieu de la Côte et de Paris qui, petit, s'était rêvé commissaire avant de choisir un destin de gangster et surtout d'aventurier. Aussi hors-la-loi soit-il.

Mai 1990, prison de Bangu, Brésil.

Ça faisait maintenant deux ans que j'étais incarcéré. J'attendais mon extradition vers les États-Unis lorsqu'un matin, alors que je fumais une cigarette dans le couloir :

— Fiocconi, t'as une visite.

Le maton ne voulant rien dire de plus, je l'ai suivi en gambergeant : ce devait être mon avocat ou un membre du consulat.

Nous avons traversé le bâtiment en croisant quelques amis – « Eh, Charlot ! Que se passe-t-il ? » – jusqu'à une petite porte à droite de l'entrée de la prison. C'était le bureau du directeur. Il était avec deux mecs.

— Ces messieurs voulaient vous voir.

J'ai interrogé du regard les visiteurs.

— Nous sommes de la police française. Office des stupés. Merde, qu'est-ce que c'était encore...

— Oh, j'ai rien à voir avec vous. Ça fait vingt ans que je suis parti.

Et le plus vieux des deux :

— Si, si assieds-toi. Tu pensais que j'allais venir à Rio sans te rendre visite ?

— Pourquoi ?

— Putain, Charlot, tu ne me reconnais pas ?

— Non...

— Je suis l'inspecteur qui t'a arrêté quand tu t'es évadé de Savigny !

Alors là... J'avais 14 ans, c'était en 1955.

Le mec était maintenant proche de la retraite. Il était en mission au Brésil et, comme il savait que j'étais là...

— Quand j'ai ouvert ton dossier, il comprenait deux petits feuillets.

Et une fois passé aux stups il l'avait vu grossir, grossir...

Depuis Paris, il avait suivi ma carrière et, effectivement, en trente-cinq ans, j'avais fait du chemin.

De Montmartre à Pietralba

Mes parents se sont connus en Corse. Mon père était du village de Pietralba, ma mère de Popolasca, près de Ponte Leccia. Ils sont sortis quelque temps ensemble, et je suis né à Perpignan le 31 mars 1941. Laurent Giudicelli, mon père, était installé sur le continent depuis les années 1930. Il était parti avec ses frères à la mort de son père, un maquignon réputé dans la région. Doué pour le commerce, mon grand-père avait construit sa maison, acheté des terres, bref, il était prospère et la famille s'en sortait bien, mais il est mort du diabète. Ses trois fils ont alors quitté Pietralba. À l'époque, les Corses n'avaient pas beaucoup de solutions devant eux. Sur l'île, il n'y avait rien. Pour faire des études, il fallait aller sur le continent. Ceux qui n'avaient pas les moyens avaient le choix entre devenir militaire dans les colonies, gardien de prison, gendarme ou... voyou. Mon oncle Jean-Félix, qui était menuisier au village, gagnait à peine de quoi vivre. Avec mon père, ils ont décidé de faire

carrière dans la voyoucratie, ce qui n'était pas trop mal vu à cette époque... La famille a suivi. Tous les hommes Giudicelli étaient dans le milieu. Mon père, et ses deux frères, Charles dit « Charlot » et Dominique dit « Mimi », mais aussi leurs cousins germains, les fils des deux frères de mon grand-père. D'un côté Jean-Thomas, surnommé le « Caputu¹ », qui tiendra une partie de la Côte d'Azur dans les années 1950-1960. Et les fils du troisième. Mais, sur ces quatre-là, seuls Jean-Félix et Jean-Noël étaient voyous. Jo s'était quant à lui trouvé une millionnaire à Juan-les-Pins, et le dernier était bookmaker à Toulon...

Sur le continent, les voyous corses étaient nombreux, installés dans toutes les villes qui comptaient pour le milieu. Sur la côte, à Marseille, à Nice, à Toulon, mais aussi à Paris, à Lyon, etc. Mon père et mes oncles étaient proxo, comme beaucoup, mais ils montaient aussi sur les casses et les braquages, et surtout, après le début de la guerre, ils trafiquaient les tickets de rationnement. Mon père, son frère Charlot et leur cousin le Caputu avaient touché des lingots d'or sur une affaire. Avec, ils avaient acheté Le Printemps, une brasserie-hôtel, en face de la gare Saint-Charles, à Marseille. Mais je n'ai jamais vu la couleur de cet héritage, le Caputu l'avait gardé. Je ne l'ai su que bien plus tard, par la famille...

1. U Caputu, la « grosse tête » en Corse.

Je ne suis pas né Giudicelli mais Fiocconi, le nom de ma mère. À ma naissance, elle s'est fait la malle et m'a placé en nourrice. Elle ne voulait pas dire à mon père où j'étais, mais il a finalement retrouvé ma trace au bout de dix-huit mois. La nourrice aussi ne voulait pas me lâcher, elle s'était prise d'affection pour moi. Mon père m'a finalement récupéré et emmené à Lyon, où il avait un bar, et m'a confié à ma grand-mère. Il l'avait fait venir sur le continent, ainsi que ses deux sœurs, mes tantes, qu'il avait envoyées à l'école pour passer le CAP de coiffeuse pour Jeannine et d'esthéticienne pour Lucie.

Mon père, je ne l'ai pas vu beaucoup, il a été déporté en 1943. Avec son frère Charlot, qui était mon parrain, il avait rejoint la Résistance. Le jour de son arrestation, il allait ravitailler des maquisards dans la région de Lyon, comme il le faisait régulièrement. Mais la voiture avait déjà servi, elle était repérée. Les Allemands l'ont embarqué. Et mon père est parti pour l'Allemagne. Mais il n'est pas mort dans un camp. C'est Martin P., frère d'une figure de Marseille, que j'ai bien connu après, qui nous a raconté la fin de l'histoire. Il avait été déporté avec lui. À la fin de la guerre, les Allemands les ont évacués de leur camp de concentration. Sur la route, mon père a vu une ouverture et a proposé à Martin de cavalier. Mais il n'a pas voulu y aller. Heureusement pour lui. Mon père a quitté la route et s'est mis à courir en direction d'un village en contrebas. Une demi-heure après, il y a eu un violent bombardement américain. On n'a jamais

plus eu de nouvelles. Martin pense qu'il est mort là, sous les bombes.

Mon oncle Charlot était mort, lui, en 1942, mitraillé sur les barbelés du camp de Compiègne lors d'une tentative d'évasion. Mon père et mon oncle Jean-Félix avaient pourtant soudoyé les gardiens avec des pièces d'or provenant d'une belle affaire...

Mon père et mon parrain décédés, ma mère disparue, je suis resté avec ma grand-mère à Lyon quelque temps, puis nous sommes partis à Paris, où mon père louait un appartement villa Dancour, en bas de la butte Montmartre. J'allais à l'école du Sacré-Cœur, à côté du funiculaire. Ensuite, on a déménagé rue des Trois-Frères, où mon oncle Mimi possédait un petit appartement. C'est lui qui s'occupait financièrement de nous, il adorait sa mère. Et sa femme, Colette, était comme ma mère adoptive. Une femme admirable, très intelligente, qui m'entourait comme ma grand-mère de beaucoup d'affection.

De la rue des Trois-Frères je descendais à Pigalle, royaume de mes oncles. Le haut 9^e, en bordure du boulevard Montmartre et de la Butte, c'était le quartier traditionnel du milieu corse, très soudé. À partir de 6 ans, je faisais la tournée des bars de la communauté. Il y avait tous les grands de l'époque : Pierre Cuc, qui sera tué dans un bar de la rue Godot-de-Moroy,

Antoine Peretti, qui possédait Le Grand Cercle... tous des amis de mon père. Quand j'arrivais dans un café de la rue Frochot, on m'asseyait sur le tabouret.

— Ah, c'est le fils au pauvre Laurent...

Les types passaient.

— Oh! Charlot, ça va?

Et, tout en m'ébouriffant les cheveux affectueusement, ils me glissaient des billets dans la poche. On ne m'appelait pas Laurent, mais Charlot, comme mon parrain.

Et ainsi de suite dans tous les bars :

— Comment vas-tu, mon chéri?

— Assois-toi là, mon coco.

J'allais au Gavroche, chez Jo Attia¹, rue Joseph-de-Maistre, et rue Fromentin aussi. Là, il y avait un monte-charge pour les cuisines et, dès que j'arrivais, mon gâteau se pointait. Mais le bar que je fréquentais le plus, c'était Le Lizeux. Il faisait hôtel et mon oncle Mimi y avait une chambre. Je mangeais avec les fils du patron des spécialités que nous servait Napoléon. J'ai également connu Le Lido, Le Rancho, Le Bar des Italiens en bas de la rue Fontaine, Le Laetitia rue Notre-Dame-de-Lorette, qui appartenait à Pierre Cuc. Dans ces bars, il n'y avait pratiquement que des Corses, ou tout au moins des voyous. Celui qui y entraient le sentait vite. Et s'il s'y aventurait

1. Figure du milieu de l'après-guerre, associé entre autres de Pierrot le Fou au sein du gang des Tractions avant.

quand même, on lui répondait : « On ne sert pas ! » Au Laetitia, les vieux jouaient aux cartes dans la salle du fond, il fallait montrer patte blanche pour y accéder. J'y retrouvais Antoine Fajanelli, qui avait fait équipe avant la guerre avec mon père. Il possédait toutes les boîtes de Pigalle et vivait dans un château. Il avait gardé un portefeuille de mon paternel, qu'il m'a donné plus tard. Je l'ai perdu dans mes pérégrinations... Antoine Fajanelli m'a regardé grandir avec bienveillance.

Avant d'entamer ma tournée des bars du 9^e, je regardais dans quel café était mon oncle et j'attaquais dans le sens contraire. Parce que lui aussi faisait le tour, et, lorsque j'étais là, il interdisait à ses amis de me donner des sous. J'allais donc le voir au dernier bar en sachant que je n'aurais rien. Je buvais une grenadine et, ma cagnotte en poche, j'emmenais ma grand-mère au cinéma.

À partir de 6 ans, je partais en vacances en Corse, au village, avec ma grand-mère. J'adorais y aller. On débarquait à Bastia et, de là, on prenait le car pour Pietralba : deux heures et demie de trajet par la petite route. L'odeur des herbes du maquis planait partout. Une fois passé Ponte Leccia, je guettais Pietralba, accroché à la montagne. Le village n'était pas aussi étendu qu'aujourd'hui, où les maisons descendent jusqu'à la route. Je retrouvais la famille, les copains, j'étais le Parigot... Lorsque j'ai eu 8 ans, on s'y est installés avec ma grand-mère, dans la maison familiale que j'habite aujourd'hui, à l'entrée

du vieux village. Je passais toutes mes soirées sur un tabouret au coin du feu qui brûlait dans la cheminée. J'écoutais les vieux raconter les histoires de maquis, de bandits corses, tout le monde les connaissait. Le seul livre que j'ai lu à l'époque, c'est *Colomba*, de Prosper Mérimée. Je l'ai dévoré dans le grenier, et l'histoire m'a vraiment marqué. Celle d'un Corse qui rentre du continent et dont le père a été tué. Sa sœur l'attend pour le venger... mais lui hésite, c'est le Corse qui a vu autre chose...

J'ai passé cinq années merveilleuses au village. On vivait en communauté. Il n'y avait pas de voitures, peu de moyens de locomotion. Nos taxis, c'étaient les bourricots, il y en avait partout en liberté dans les paillades. Chaque famille en avait un, voire deux. Aujourd'hui, il y en a deux ou trois pour tout le village. On les prenait pour aller à la rivière, on descendait et on les lâchait là-bas, puis on en prenait d'autres pour remonter. L'Île-Rousse, qui est à 20 kilomètres, je n'y suis jamais allé jeune. Le plus loin qu'on allait, à part Bastia, où l'on prenait le bateau, c'était Ostriconi, au bord de la mer. On descendait y faire les vendanges. Le camion venait nous chercher le matin et nous remontait le soir. Le premier vélo du village, c'est moi qui l'ai eu ; on me l'avait rapporté du continent. À Pietralba, on était environ 150 gamins. Notre jeu favori, c'était le U'hierchiu, le cerceau. Une roue de vélo que l'on faisait avancer avec un fil de fer.

L'été, les filles venaient du continent. On leur jouait la sérénade. On allait sous leurs fenêtres avec les guitares et les chanteurs. Pendant qu'on chantait, la famille préparait une petite fête, les femmes faisaient des gâteaux au four. Et on passait la nuit à manger, à chanter. Et à chaque fille on recommençait. Le village c'était comme une famille, tout le monde s'entraidait. Mais attention, pas question de donner rendez-vous à une fille... Pour les retrouver, on partait chacun de notre côté se promener, et l'on se rencontrait au cimetière à Sainte-Marie ou au milieu des vignes.

Les gens m'aimaient bien. Même si j'étais un peu le fofou du village, toujours à cheval sur les bourricots. Enfin, ils m'aimaient bien jusqu'au jour où je me suis battu avec le curé... Un fou qui nous tapait dessus avec un grand bâton qui ne le quittait pas. Il était à moitié vide, mais ça faisait mal quand même. Je devais faire ma première communion, mais ma grand-mère n'avait pas de sous pour payer le cierge. Finalement, elle s'est débrouillée et j'ai commencé les répétitions. Un jour, je me suis trompé dans le texte. Il fallait dire « Je renonce à Satan » et moi j'ai dit « à Dieu »... Je n'avais pas terminé que le bâton s'est abattu sur ma tête. J'ai vu rouge, je lui ai sauté dessus et je l'ai ruiné. Mais frapper le curé dans un village était inconcevable, ça n'était jamais arrivé. Ma grand-mère m'a immédiatement filé une rouste.

Avec l'instituteur, rebelote. Il avait l'habitude de nous taper sur les doigts avec une règle. Alors qu'on préparait le certificat d'études, il a violemment frappé mon cousin Jeannot, qui lui avait prétendument mal parlé. Comme Jeannot n'osait rien dire, de peur, et que j'étais assis derrière lui, c'est moi qui l'ai ramenée :

— Oh, vous pouvez pas arrêter ?

— Quoi ? Mets les doigts comme ça, toi...

Au moment où il allait me taper, je les ai retirés. Il m'a alors pris la main et là, j'ai senti un truc au cœur... Je lui ai sauté dessus et l'ai roué de coups. Nouveau scandale. Mon oncle, qui était maire, est arrivé, et ils m'ont renvoyé de l'école. Pour le village, j'étais définitivement un barjot. Mais moi, à la douleur, je réagis violemment. Cet instituteur, qui était de Calvi, ne m'en a pas gardé rancune. Des années après, lorsqu'il était déjà vieux, il a avoué à un ami que l'élève dont il gardait le meilleur souvenir c'était Charlot à Pietralba.

En attendant, j'ai dû passer le certif en candidat libre. J'ai étudié tout seul dans mon grenier, tellement j'avais peur et honte de le louper. Je l'ai eu et l'année d'après on a quitté la Corse pour Marseille.

Marseille, je n'y suis pas resté longtemps. J'allais à l'école à la porte d'Aix et je vivais chez mon oncle Jean-Félix, qui avait le bar maritime, rue des Phocéens. Il n'y avait que des marins. Ils arrivaient de voyage et cachaient de l'héro dans la cave. Mais à l'époque c'étaient de petites

quantités – 5, 10 kilos –, le trafic n'était pas encore industrialisé. Un jour que j'y étais, ils ont tiré sur « Planche » Paolini : c'était la guerre du *Combinatie*, un bateau rempli de cigarettes que deux équipes se disputaient. Il avait garé sa 4 CV juste en face du bar, ils l'ont loupé.

Chez mon oncle, j'ai aussi connu Tchouch, qui à l'époque était navigateur. Son père était très ami avec mon oncle. Lorsque son bateau arrivait, il partageait la chambre avec moi. J'étais comme son petit frère. Quelques années plus tard, je l'ai revu. J'arrive à Marseille, je vois une grosse Chevrolet, on aurait dit un porte-avions, une voiture magnifique. C'était monsieur qui avait avancé dans la vie, il possédait des hôtels. C'est l'une des dernières fois que je l'ai vu. Mon oncle Jean l'a présenté ainsi que Marcel le Bègue à son cousin le Caputu, qui les a pris avec lui à Nice. Mais Caputu, comme il aimait faire des entourloupettes, ils l'ont tué. Et moi, à cause de cette histoire, je n'ai plus vu Tchouch. Quand j'ai eu 18 ans, lors d'un séjour à Paris, il a dit à Francis¹, avec lequel il était très lié :

— Ça me fait une peine terrible de ne pas pouvoir parler avec Charlot.

Alors que moi, la mort du Caputu, je n'en ai rien eu à foutre.

1. Francis Vanverberghe dit « le Belge », caïd marseillais abattu à Paris en septembre 2000.

Après Marseille, nous sommes retournés à Paris, retrouver notre appartement du 18^e. On m'a collé à Saint-Joseph, chez les curés. L'un d'eux aimait les petits garçons. Il punissait les jeunes et les convoquait dans sa chambre le soir. Il m'a appelé, il s'en est suivi une bagarre terrible et je me suis fait la malle. Après je suis allé à Saint-Nicolas, d'où je me suis fait renvoyer. Je n'aimais pas trop l'école. Je préférais traîner à la fête foraine du boulevard Rochechouart, qui restait des mois entre Anvers et Blanche. Et dans les bars corses, bien sûr : j'adorais déjà cette ambiance...

Durant toute mon adolescence, je retournais en Corse pour les vacances d'été. Lorsqu'on arrivait au village, on était obligés d'aller embrasser tous les vieux, même les vieilles qui avaient de la moustache et qui transpiraient. On faisait le tour et, lorsque tu leur disais bonjour, ils t'invitaient à manger. Une fois ça allait, deux fois...

— Je ne sais pas si je pourrai, je vais voir.

— Ah, tu ne veux pas venir chez moi !

Si tu allais chez l'un et que tu disais à l'autre que tu ne pouvais pas, tu étais fâché à vie. Ce qui fait que, pendant un mois, il fallait manger tous les jours chez les gens. Il y avait cette mentalité spéciale qui a disparu. Celle des gens de l'après-guerre où l'on ne parlait pas. C'était l'omerta, mais la vraie. À l'époque de mes parents, les voyous ne faisaient rien en Corse ; ils « travaillaient » sur le continent : la Corse, ils la respectaient, c'était leur île. Les gendarmes étaient à Lama ; lorsqu'ils montaient

– et encore ils ne venaient pas souvent – tout le monde fermait ses portes, ils se retrouvaient tout seuls.

Un été, avec mes copains du village, Philippe, Mathieu et mes cousins Dominique et Jeannot, on a volé une Traction, une 15 CV. Le soir, on était sur la place, et Christophe, l'oncle de Mathieu, qui était plus âgé que nous, avait commencé à nous chambrer :

— Vous êtes des incapables, vous pourriez même pas prendre la voiture.

La voiture en question appartenait à un type du village qui nous la prêtait régulièrement. Ce soir-là, on ne lui avait pas demandé les clés, on ne voulait pas sortir. Et moi, le titi parisien, je la ramène devant les autres :

— Bien sûr que je sais les voler, les voitures !

— Arrête de te vanter !

— Ah ouais, tu vas voir !

Je l'ai fauchée et on est partis à Ponte Leccia. On voulait faire le plein pour aller beaucoup plus loin. Mais il était une heure du matin et la station était fermée. Le patron habitait au-dessus et Philippe le connaissait. Il l'a appelé, l'autre nous a vus par la fenêtre et est descendu. C'étaient des pompes à essence avec des réservoirs de 5 litres, le mec devait pomper. Il s'y est mis et, là, on s'est aperçu qu'on n'avait pas la clé pour ouvrir le bouchon.

— On l'a perdue...

On a forcé, on a forcé et on a fini par l'ouvrir. Le pompiste a mis le truc et pfouff ! ça a dégueulé de partout.

— Mais il est plein, ce réservoir !

Comme un con, j'ai insisté :

— Non, il n'est pas plein.

— Mais si !

Alors moi, de rage, j'ai arraché un arbuste planté dans un pot devant le magasin pour jauger l'essence avec le tronc... Le mec s'est mis à gueuler ! Du coup, on est partis et, arrivés aux portes de Ponte Leccia, on a décidé d'aller manger du raisin dans la vallée, sur l'ancienne route. Mais en revenant, juste avant le passage à niveau, il y avait une courbe... On est sortis de la route, on a tapé dans un rail de fer qui a amorti le choc et fini sur la voie ferrée. Il a fallu chercher quelqu'un pour sortir la Traction de là, parce que la micheline allait passer. On est allés voir un mec qui avait un camion, mais le camion n'était pas chez lui. Le gars a pris sa voiture et on est revenus avec le camion pour dégager l'épave. De retour au village, je suis allé trouver mon oncle Jean-Félix qui était là. Chaque fois qu'on avait des problèmes, j'allais le voir.

— Bon, tu attends qu'il se lève pour lui dire que la voiture est cassée. Tu lui demandes combien ça vaut et on verra.

J'ai donc attendu que le propriétaire se lève. Je n'en menais pas large. Lorsque je l'ai vu :

— Écoute, j'ai quelque chose à te dire...

Le mec m'a interrompu tout en descendant vers la place :

— Deux minutes ! Le temps que je fasse chauffer la voiture, après tu me racontes.

Du coup j'ai chopé le fou rire. Au départ, il n'y croyait pas, il pensait qu'on lui avait caché sa 15 CV. Elle était à Ponte Leccia, la Traction, morte. Pour finir, chaque famille en a payé une partie.

Je savais faucher les voitures parce que, depuis mon retour à Paris, j'avais rejoint la bande du Sacré-Cœur, des blousons noirs dont le QG était la place du Tertre. J'avais commencé par voler des petits trucs au Prisunic. On y remplissait les poches de nos grandes capes. Puis on fauchait à l'étalage et ensuite on est passés aux agressions...

Un jour, je me suis battu avec un connard sur les boulevards en bas de la Butte. Je vais dans une pissotière et un mec m'y suit. Je m'énerve et je le frappe. En rentrant, je raconte l'histoire à mes copains. Ce qui nous a donné l'idée de dépouiller les vicelards qui rôdaient autour des vespasiennes. Et, comme j'étais le plus jeune, c'est moi qui jouais l'appât. Clichy, Pigalle, on en faisait à tout-va. Le mec me suivait à l'intérieur et les autres rentraient tout de suite après. On le déshabillait, on lui prenait tout. Et un beau jour... celui qui faisait le pet à l'extérieur s'est mis à gueuler :

— Les condés, les condés !

Tout le monde s'est sauvé, sauf moi, le dernier à sortir. Et je suis marron. On m'a embarqué et le mec a porté plainte. Au commissariat, je n'avais pas peur des condés. J'avais plutôt le trac de mon oncle. En famille,

j'entendais toujours qu'il ne fallait pas parler. Je n'ai donc rien raconté, comme on me l'avait appris. Et lorsque mon oncle est arrivé au commissariat, je le lui ai seriné bêtement :

— J'ai rien dit, j'ai rien dit...

Du commissariat, je suis passé devant un juge, qui m'a envoyé à Savigny-sur-Orge, en banlieue sud.

Savigny n'avait rien à voir avec une prison, même si on était enfermés dans des pavillons, baptisés chacun du nom d'une région française. Il y avait beaucoup d'éducateurs. C'est là-bas que j'ai appris à jouer au football, sur le terrain en face.

C'était un centre d'observation. Ils faisaient une enquête pour voir s'ils pouvaient te rendre à ta famille. Ils ont vu que c'était difficile, parce que je n'avais plus qu'un oncle. L'autre, mon parrain, était mort à Compiègne, et ils ne pouvaient pas me confier à ma grand-mère, qui était maintenant trop âgée. Ma tante Colette, qui s'occupait énormément de moi, a fait des pieds et des mains pour que je sois rendu à la famille, elle venait à Savigny pour convaincre le directeur.

Un jour, on m'a appelé :

— Un mec t'attend aux arrivants.

Je me suis pointé et j'ai vu Gérard, un de mes complices. Je ne comprenais pas, ce n'était pas possible, je n'avais rien dit. En fait, il était là pour autre chose. J'ai réussi à le faire venir dans mon pavillon. Au moins on était

deux, on pouvait s'épauler. On était jeunes, il fallait se faire une place parce qu'il y avait des mecs de 19 ans. Et on a décidé de s'évader. Ma mère adoptive me disait que je n'allais pas rentrer et puis on en avait marre d'être enfermés.

On s'est arrangés, mon pote était bricoleur. Il avait dévissé la serrure de la porte arrière du pavillon et un soir on s'est fait la malle tous les deux. À peine on avait sauté le mur que l'alerte a été donnée. On s'est planqués en face du centre dans des grands bâtiments en construction. Les condés nous cherchaient, on les entendait. On est restés là jusqu'à une heure du matin et on est partis à pied pour rentrer à Paris. Orly était tout proche, et on s'est arrêtés pour voir décoller les avions, je n'en avais jamais vu, j'étais tout content. Au bout d'un moment, Gérard, qui comme moi en avait marre de marcher, a suggéré :

— On va voler une Vespa...

C'était un spécialiste, il a cassé le neiman.

Tout contents, lui au guidon et moi à l'arrière, on a foncé vers Paris. Mais, arrivés Porte d'Orléans, merde ! une voiture de flics. Tu parles ! Deux jeunes à 4 heures du mat' en Vespa...

— Où allez-vous ?

Ils ont contrôlé la Vespa : direction le commissariat.

Le policier qui m'a entendu est ensuite passé aux stups. Trente ans après, c'est lui qui est venu me voir quand j'étais en taule au Brésil... Il pouvait être fier de son poulain !

De retour à Savigny, on s'est mangé trente jours de mitard. C'est la première fois que ça m'arrivait, seul dans une cellule, en sous-sol. Le matin ils sortaient le matelas, le soir tes affaires, je n'avais jamais vu ça de ma vie.

Comme il n'était plus question qu'on me rende à ma famille, avec ma mère adoptive, on a cherché un autre biais. Elle avait vu que l'administration ne délivrait pas de formation de marin, alors quand je suis passé devant le juge pour enfants :

— J'aimerais entrer dans la marine.

Sur le moment, il a eu l'air un peu embêté mais, quelque temps après, il m'a rappelé.

— Voilà, puisque tu veux être dans la marine, on va t'envoyer à Belle-Île.

Ben putain... j'ai fait une drôle de gueule et ma mère adoptive aussi. Et me voilà parti pour Belle-Île.

L'endroit était magnifique, mais le régime assez dur. Fondé au XIX^e siècle, c'était un ancien bagne d'enfants, de sinistre réputation. On habitait la ferme du Bru, dans les terres. Deux bâtiments accueillait la centaine de gosses. À l'étage, ils abritaient quatre dortoirs de douze lits et, au rez-de-chaussée, une salle de repos. Sans oublier un mitard dans chacun d'entre eux. À Belle-Île, il y avait plusieurs formations : agriculteur, ferronnier, cuistot, tourneur-fraiseur, menuisier et, bien sûr, la section des marins où j'ai atterri. Je m'y suis fait un ami, Antoine. Sa mère avait été tuée par son amant, écrasée contre

un mur sous ses yeux alors qu'il était très jeune. Ils l'avaient placé à l'orphelinat mais, comme c'était prétendument une tête dure, ils l'avaient envoyé à Belle-Île. On avait tous les deux le mal de mer, et le chef l'avait bien remarqué...

— Alors, les titis parisiens, vous voulez faire les mariolles ? Attendez un peu !

On était de toutes les expéditions pour Lamballe, Lorient... On passait notre temps à bord à dégueuler. Je n'en pouvais plus, je voulais changer. Ce qui a fini par arriver. Pour aller jouer au football, je passais devant la maison du professeur de ferronnerie d'art. Il avait une fille très belle, très gentille et on s'envoyait des petits mots... Elle m'a pistonné auprès de son père et j'ai commencé la ferronnerie. J'ai appris à faire des clés, des portails, des lampes, à souder à l'électrique, à l'oxygène. Je n'ai jamais travaillé de ma vie, mais ça m'a tout de même servi plus tard, pour faire des coffres mais surtout pour m'évader aux États-Unis. J'ai passé là trois ans à préparer le CAP. Pendant notre temps libre, on jouait au foot ou au basket. On sortait en permission le dimanche et on retrouvait notre copine, une fille de Belle-Île qui s'appelait Marie, et que l'on surnommait « bouche de vieille » parce qu'elle avait plus de dents. On ne la forçait pas, on montait au fort avec elle tous les dimanches sauf quand je jouais au foot.

Durant ces années, je me suis bien amusé, j'ai beaucoup appris, j'ai été bien éduqué. Avec Antoine, on formait une bonne équipe, on avait fait notre place. À notre arrivée, on était très jeunes – 15 ans –, il fallait raser les murs, parce qu'il y avait des garçons de 20 ans. Mais on s'est imposés... Au réfectoire, les nouveaux, on les mettait en bout de la table. Et les grands qui réceptionnaient la bouffe avaient l'habitude de se servir plus que les autres. Lorsque c'étaient des plats normaux, ça allait, on avait plus ou moins à manger. Mais quand arrivait le steak-frites, une fois par semaine... En bon titi parisien, j'adorais les frites. La première fois, ils me les ont prises. Je n'ai rien dit parce que j'avais le trac. La deuxième fois pareil, mais là je me suis dit : « La prochaine fois, rien à foutre ! Arrivera ce qui arrivera, mais mes frites on ne me les bouffera plus. » J'avais préparé un plan parce que le mec qui les avalait était assez fort. Quand ils sont arrivés, je m'étais déjà plus ou moins levé. Et lorsqu'il a pris mes frites et ma viande, le sang m'est monté à la tête – j'avais peur mais il fallait que je le sonne un bon coup –, j'ai pris un broc d'eau et de toutes mes forces je lui ai filé en pleine tête. Je l'ai ouvert à l'arcade, des flots de sang lui coulaient sur le visage. Le mec ne savait plus où il était. J'ai posé le broc et je me suis cassé, pensant qu'il allait me suivre. Mais il n'y voyait plus rien ! Une fois soigné, il a voulu me voir derrière le bâtiment. Là, j'avais également préparé le coup, mes copains étaient cachés. Quand il est arrivé, je me suis dit qu'il allait me

défoncer et, de rage, je me suis battu comme un chien. Antoine m'a alors filé un coup de main. On l'a mis par terre et on te l'a ruiné. Bon... à deux, quand même. À partir de ce jour-là, avec Antoine, on est passés dans la catégorie au-dessus.

Lorsque, au bout de trois ans, j'ai eu mon CAP, le régime s'est assoupli. J'ai eu droit à des permissions pour aller voir ma famille à Paris. À la première, je me suis cassé. C'est Colette, ma mère adoptive, qui m'a retrouvé. Elle est allée voir les copains de la bande du Sacré-Cœur et leur a demandé de me dire qu'elle était malade. Ces cons-là croyaient que c'était ma gonzesse. Ils la connaissaient. J'allais avec elle aux autos tamponneuses de la fête du boulevard Rochechouart.

Ils m'ont trouvé, je dormais dans des voitures. L'un d'eux est venu me voir et :

— J'ai vu ta copine, elle est malade.

Quand je suis arrivé à l'appartement, Colette m'a pris avec elle, a donné la pièce au judas et moi, j'ai fini à poil dans la baignoire, parce que j'étais crasseux. Ensuite, elle m'a raccompagné à Belle-Île.

Enfin, un matin, alors que je devais prendre le bateau pour partir une nouvelle fois en perm, j'ai remarqué un début d'incendie dans les bâtiments administratifs, qui étaient en bois. D'instinct, je suis allé dans les flammes et j'ai sauvé le coffre en le tirant dehors. Il contenait tous les sous de l'établissement. À mon retour, le directeur

a rédigé mon dossier de libération. On était en 1959, j'avais 18 ans.

Je suis retourné à Paris et j'ai commencé à travailler au bar de mon oncle Mimi, à La Pizzeria, qu'il avait achetée pendant mon absence. Et je suis descendu un peu à Toulon. Pendant que j'étais à Belle-Île, il avait également acheté un bordel, un bar de femmes dans le vieux Toulon, La Parisienne. Je vivais là, et je mangeais avec les filles le midi. J'ai tout de suite sympathisé avec ces femmes qui travaillaient et qui valaient bien souvent les autres, entretenues par leurs maris. Elles correspondaient à ma mentalité, j'aimais ce genre de vie. Elles me donnaient beaucoup d'affection. C'était un milieu très soudé, très humain. J'ai toujours beaucoup aimé ces femmes-là. Ma première fois bien sûr, ce fut avec l'une d'entre elles. J'habitais au-dessus du bar, au quatrième étage et, pour arriver jusque là-haut, c'était du travail ! Elles avaient toutes leurs chambres là, et, lorsque je montais l'escalier, les portes s'ouvraient... L'une qui me tirait, et l'autre... je n'entrais jamais, j'avais peur de ma mère adoptive. Mais j'ai fini par me faire coincer par l'une d'elles. Je suis vite sorti sans rien faire, mais en lui promettant de l'accompagner au cinéma. Et après le cinéma, direction l'appartement, et j'ai été initié.

Après quelques mois à Toulon, je suis remonté à Paris travailler au bar de Mimi. Je préférais être là plutôt qu'à livrer le charbon avec le mari de ma tante Jeannine. On

allait souvent chez elle, à Montreuil ; elle m'avait un peu élevé, avec beaucoup d'affection. Mais avec elle, qui était honnête, il fallait que je travaille et je n'aimais pas trop ça.

On était en juillet 1960 et ils venaient de tuer au fusil de chasse le Caputu dans sa propriété du Cap d'Antibes. Tous mes oncles étaient en guerre, chacun en planque dans un petit appartement. Je m'occupais de l'intendance, j'allais acheter des chaussures en semelle de crêpe qui ne font pas de bruit...

Lorsque le Caputu est mort, un de mes cousins, qui travaillait comme serveur au Printemps, sa brasserie à Marseille, a trouvé des bijoux dans une tuyauterie. Ils venaient du braquage de la Bégum¹. Mon oncle Jean-Félix, qui le savait, voulait les récupérer, mais tous les biens du Caputu étaient revenus à ses sœurs. Il leur a fait téléphoner.

— Vous avez quelque chose qui nous appartient, on veut le récupérer, sinon...

Après ce coup de fil inquiétant, les sœurs ont tout de suite appelé... Jean-Félix.

— Surtout ne donnez rien, je vais voir d'où ça vient.

Et une semaine après :

— Ouh ! là, là ! ça leur appartient effectivement, ton frère leur gardait. Je vais passer les chercher...

1. Le 3 août 1949, la Bégum, épouse de l'Aga Khan, est délestée au Cannet de 220 millions de francs de bijoux par quatre braqueurs.

Ce cousin serveur était un modèle d'honnêteté. Des années après, alors que j'arrivais au Printemps, il est venu me voir.

— Charlot, c'est pas à toi, cette valise ?

Elle était pleine de dollars. Je l'avais déposée là un jour et depuis je l'avais oubliée...

Le bar de mon oncle n'était fréquenté que par les gens du milieu avec leurs gonzesses. Ils arrivaient à une heure de l'après-midi, après s'être levés à midi, pleins d'or, en costume, pochette, et leur femme en manteau de vison... et moi je travaillais comme un con, en me disant : « Regarde les sous qu'ils ont, ces mecs. » C'était facile, les femmes tapinaient et les mecs étaient au bar. Le soir, ils arrivaient pour dîner.

— Charlot, amène-moi ci, Charlot, amène-moi ça...

J'avais une petite copine, une fille qui travaillait à côté et venait tous les matins prendre son chocolat. Elle était très belle, très jeune. On est devenus amis et j'ai couché avec elle.

Au bar, elle voyait les femmes avec leurs visons, leurs bijoux... J'avais un cousin dont la femme travaillait à Pigalle et qui roulait en Floride, ça l'intriguait.

— Mais qu'est-ce qu'elle fait ?

— Ben, ce qu'elle fait, c'est ce qu'on devrait faire, plutôt que se faire chier à travailler...

Je la baratinais et, un beau jour :

— Bien, moi je suis d'accord.

Tu penses, les « filles » à l'époque avaient leur voiture, allaient chez le coiffeur tous les jours, elles étaient très bien sapées. On vivait un peu comme les artistes. Le soir, on sortait dans les mêmes boîtes qu'eux...

Je l'ai donc mise dans les mains de ma cousine. Elle lui a appris le métier. Antoine Fajanelli possédait Le Romance, une des plus grandes boîtes, où les filles allaient le soir boire le champagne. Il me l'a prise, et j'ai commencé à vivre comme un pacha, à l'hôtel. En définitive, j'ai dû travailler en tout et pour tout quinze jours déclarés.

J'étais fait pour cette vie-là. J'avais baigné dedans, je l'aimais. Quand j'étais gosse, les gens du milieu avaient encore une certaine mentalité : tu devais respecter ton ami, la femme de ton ami, ne pas faire de mort sur les affaires, sinon c'est qu'elles étaient mal faites. Il était interdit de prendre des sous à des vieux, à des travailleurs, d'approcher la femme d'un garçon qui était en prison. Et ces commandements, on les respectait. Un soir, la femme d'un mec qui était en prison s'affichait avec un connard. Sans connaître son légitime, on est allés mettre le prétendant à l'amende. Cette mentalité, notre mentalité, je la considérais meilleure, plus droite que celle des « honnêtes » gens. On n'était pas des anges, mais je n'ai jamais mis une seule femme au tapin par la force. Cela ne ressemblait pas à ce qu'on nous décrit aujourd'hui, même s'il y avait évidemment quelques violents, et des filles qui bossaient dans les maisons

d'abattage. Mais nous, nous étions dans un autre business. Les filles dont on s'occupait voulaient travailler, et nous, on était leurs impresarios. Elles avaient besoin de nous pour qu'on leur trouve des places, pour qu'on les protège, bref, on était leur amant et leur agent. À l'époque, même les « cavettes » nous adoraient. Lorsqu'on allait dans les bals, on se pointait en cravate, avec une pochette de chez Cardin et un costume de chez Cam's, parfumés avec *Pour un homme* de chez Caron. C'était une belle vie d'être voyou. Les condés t'emmenaient au commissariat, ils te cassaient bien la tronche, et, si tu ne parlais pas, tu sortais. Ils t'avaient pété les dents pendant quarante-huit heures, c'est tout. Maintenant, ils ne font plus rien, ils te collent une association de malfaiteurs parce que tu as téléphoné à un repris de justice. Et l'inflation des peines a été galopante. Quand j'étais jeune, s'ils te prenaient avec un calibre, c'était une amende. Maintenant, tu prends trois ans. En Corse, au village, ils avaient des armes de la Seconde Guerre, des mitraillettes, et même des vieux mousquetons, sans compter les fusils de chasse avec lesquels ils tiraient en l'air lors des fêtes.